T. IX. N° 1

Les Sources
scientifiques littéraires anecdotiques



Éditées par les Lab. Alf. DANIEL-BRUNET
62, Boulevard Jean-Jaurès
Boulogne-sur-Seine - Paris-Ouest



Docteur, veuillez faire une expérience ; prescrivez à un de vos malades affaiblis ou convalescents,

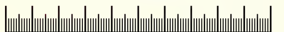
1 Coffret de *Biocrina*

Le résultat sera tel, que votre malade sera, près de vous, notre meilleure référence.

Extrait de Foie (Vitamine B_{12})

Plasma Sanguin *défibriné* de Cheval, Nucléinate de Fer *Soluble* (Procédé Alf. Daniel-Brunet et Oliviéro), en **Ampoules buvables de 5 cc. -** 2 Amp. par jour.

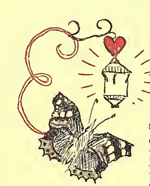
Remboursé par la Sécurité Sociale



T. IX — N° 1

" Les Sources "

Une délicieuse Marquise



« Quelques femmes apparaissent, qui sont toute grâce, toute raison, toute sagesse, et dont le charme appelle autour d'elles une sorte de vénération ».

E. et J. de Goncourt
(La Femme au XVIIIe siècle).

Est-il occupation plus agréable que de rechercher ce qu'il y eut de beau et de rare dans les grâces, les passions, voire dans les faiblesses de certaines femmes qni brillèrent en France, au cours des siècles passés ?

La Marquise de Boufflers eut le haut privilège de représenter ce que la société du XVIIIe siècle offre de plus gracieux et de plus spirituel. O l'aimable et galante figure de reine par le droit divin de la beauté et de l'esprit !

Issue de l'ancienne et illustre famille de Beauvau-Craon, elle possédait de grandes qualités d'intelligence, de cœur, de visage et... de corps. Son sourire était plein d'éclat et ses yeux pétillaient de malice et de bonne humeur. Elle

était un enchantement. Partout où elle se trouvait, elle était centre. Chacun se sentait attiré vers elle comme un papillon vers un flambeau. Elle avait comme Manon, *un charme capable de ramener tout l'univers à l'idolâtrie*. Et puis, elle savait tout écouter et tout comprendre. Elle parlait peu, lisait beaucoup, et *si sa causerie était semblable à un livre décousu*, dit un de ses contemporains, *c'est qu'elle en avait déchiré les pages inutiles*.

Elle épousa le Capitaine des Gardes du Roi de Pologne, le Marquis de Boufflers; mais elle ne tarda pas à s'apercevoir que leur union n'était pour chacun d'eux qu'une solitude déguisée et comme elle aimait la société et que d'autre part elle aimait son mari avec sang-froid, elle le quitta sans regret et sans façon pour entrer en souveraine dans l'intimité du roi Stanislas.

Durant la vie du pacifique souverain, elle fut la reine délicieuse et pleine d'entrain de ce château de Lunéville, le Versailles du « beau-père »; elle fut le lutin et la fée de cette cour dont les emplois étaient autant de sinécures, mal rémunérées il est vrai, et qui eût été sans elle et sans les amis qu'elle y fit venir d'une mortelle tristesse.

La Marquise de Boufflers était très instruite sans pédanterie; elle avait su, par le choix de ses lectures et de ses relations, se mettre à l'école des grands esprits. Elle sentait que les études sérieuses ne donnent ni satisfaction, ni bonheur si les passions élégantes ne leur viennent en aide.

Bref, nulle femme ne comprit et ne s'adapta mieux à son temps et à son milieu. La grande liberté qui régnait alors dans les mœurs et dans les idées convenait à ses goûts et à son tempérament. Elle en profita pleinement sans jamais provoquer le moindre jugement défavorable de la part de ses contemporains. Elle inspira toujours le respect, souvent l'admiration et quelquefois l'envie.

Le joli péché d'amour au temps du Bien-Aimé n'était pas une faute, bien au contraire. Lorsque des barrières morales et dogmatiques s'élèveront plus tard, le prince de Ligne n'hésitera pas à dire : « *On a fait un crime de tout ce qu'il*

y a de plus charmant. La nature ne s'en doutait pas. On a fait venir l'honneur, la réputation, la décence. S'il y a des hasards, des rapprochements et puis quelque folie, c'est un temps passé bien heureusement ».

C'était là, certes, l'opinion de la Marquise qui n'eut jamais d'autre morale que son bon plaisir, qui estimait que la vie est faite pour en jouir et dont le comte de Tressan disait :

Quand Boufflers parut à la Cour
De l'amour, on crut voir la mère
Chacun s'empressait à lui plaire
Et chacun l'avait à son tour.

excepté lui cependant ; donc *vers de dépit*, car il fit la cour à la Marquise et pendant longtemps, très longtemps, mais en vain.



Photo B. N.

La Marquise de Boufflers

Un jour, poussée par une de ses amies, elle s'essaya à la dévotion, mais sans succès. « *J'ai beau faire*, dit-elle à son fils, *je ne puis devenir dévote; je ne puis aimer un être que je ne connais pas. Non, je n'aimerai jamais Dieu* ! ».

« *Ne répondez de rien, ma mère*, riposta le Chevalier, *si Dieu se faisait homme une seconde fois, vous l'aimeriez sûrement* ».

A l'époque où elle fut faite, cette réponse n'avait rien de choquant. Le Chevalier fut un fils excellent et respectueux, plein d'admiration pour sa mère, tant pour sa bonté que pour ses charmes. Un jour, s'adressant aux dieux en sa faveur, il écrivit ces vers charmants :

Elle eut de vous un don bien digne d'elle
Celui de plaire autant qu'elle vivra.
Accordez-lui, pour la rendre immortelle
Celui de vivre autant qu'elle plaira.

« *Je n'ai envie d'être aimable pour personne comme pour elle* », écrivait Mme de Lenoncourt.

La sincérité des compliments de ses amants peut toujours être mise en doute ; mais les propos élogieux des autres femmes et surtout de son fils, le Chevalier, nous obligent à reconnaître le bien-fondé de ce que l'on pensait d'elle.

Voltaire ne fut pas, dit-on, insensible à ses charmes, non plus que Saint-Lambert, Devaux dit Panpan le lecteur du roi, l'abbé Porquet son aumônier, la Galaizière son chancelier et tutti quanti. Quand elle ne se donnait pas par désir d'amour, elle se donnait par bonté pour ne pas faire souffrir un adorateur. Cependant, elle aimait à se sentir désirée, et s'entendait à exaspérer le désir, estimant que rien ne nourrit l'amour comme le jeûne. Mais, parmi ceux qui *désiraient le faire*, elle préférait ceux qui *savaient le faire.*

Stanislas feignait toujours d'ignorer les charités sentimentales de Mme de Boufflers, n'attachant pas plus d'importance à la chose que la Marquise elle-même. Certes, elle éprouvait pour ce bon et vieux souverain, affable, généreux et ventripotent, une très grande affection, mais elle ne l'aimait point, elle ne pouvait vraiment pas l'aimer; elle faisait seulement semblant de l'aimer et cela était bien plus héroïque.

Cet illustre amant eut, un jour, un mot qui fut rapporté à Louis XV et fit la joie de la Cour de Versailles. Il s'était montré très entreprenant à la toilette de sa maîtresse et commença... un discours qu'il ne put mener à bonne fin. Assez vexé, il se retira avec une dignité toute royale et dit à la Marquise : « *Madame, mon chancelier vous dira le reste* ».

Devaux, dit Panpan, lui adressa, une fois, un compliment. La Marquise le plaisanta et le traita de flatteur ; mais l'auteur revint à la charge fort élégamment dans ces vers charmants :

Votre intraitable modestie
Accuse fort mal à propos
Un de mes vers de flatterie;
Je lui réponds en peu de mots.
Je ne le sais que trop : tout passe.
Cependant je n'ai point flatté;
Le temps peut trop sur la beauté,
Mais il ne peut rien sur la grâce.


7 Ampoules injectables de 1 c.c.
SYDENHAMINE
SUPPOSITOIRES
SYDENHAMINE
SÉDATIF ET ANALGÉSIQUE PUISSANT
(Communication présentée à l'Ac. des Sciences - Mars 1941)

Elle semble avoir aimé Saint-Lambert, qui lui rendait son amour, ce qui ne les empêchait pas de se tromper mutuellement. Elle ne prit pas au tragique leur réciproque infidélité et écrivit en vers, à ce propos, cette petite confession, un beau dimanche matin, certaine que Saint-Lambert l'avait trahie :

Dimanche, je fus aimable
Lundi, je fus autrement
Mardi, je pris l'air capable
Mercredi, je fis l'enfant
Jeudi, je fus raisonnable
Vendredi, j'eus un amant
Samedi, je fus coupable
Dimanche, il fut inconstant.

Dans l'intimité, elle déclarait, sans fausse pudeur, qu'elle adorait l'amour, qu'elle avait l'amour de l'amour; mais elle l'adorait sans égoïsme. Si elle aimait l'amour pour elle, elle le facilitait pour les autres chaque fois qu'elle le pouvait, ce qui prouve la bonté de sa nature.

On l'avait surnommée « la Dame de Volupté ». Elle avait accueilli ce surnom avec complaisance et cela l'avait incitée en véritable épicurienne à adopter l'épitaphe composée par la comtesse de Verrue, maîtresse de Victor Amédée de Savoie, morte en 1736 et qui aima follement le luxe et les plaisirs :

Ci-gît dans une paix profonde
Cette « Dame de Volupté »
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis en ce monde.

Voltaire lui envoya force compliments plus charmants les uns que les autres. Celui qu'il joignit à l'envoi de sa *Henriade* mérite d'être rappelé :

Vos yeux sont beaux, mais votre âme est plus belle.
Vous êtes simple et naturelle,
Et, sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais on n'aurait point parlé d'elle.

Mais le croirait-on, cette femme pleine de vie, d'entrain, de gaîté, spirituelle et artiste, qui eut l'art de retenir et d'amuser la petite cour que Stanislas groupait autour de lui, ne se contentait pas d'être infidèle à tous, elle était sentimentale !

« *Je suis sentimental*, disait Chamfort, *parce que j'aime mieux tes femmes que j'aime que tes femmes que je n'aime pas* ».

La Marquise de Boufflers était sentimentale dans le même sens; et les moments où la mélancolie l'envahissait — douleur et volupté tout à la fois, douleur dans le regret, volupté dans le souvenir — sont ceux où elle composa ses meilleurs vers.

Par exemple, le jour où elle sut que Saint-Lambert la trompait avec son amie la Marquise du Chatelet, dans la chambre qui était au-dessus de la sienne, malgré toute sa philosophie, elle eut au cœur un réel pincement d'amour ou d'amour-propre qui lui inspira ces jolis vers :

Aux doux charmes de l'espérance
Je me livrais bien follement
Vous ne m'aimiez qu'en apparence
Je vous aimais réellement.

Ma raison, mon esprit, ma vie
Se soumettaient à votre loi,
J'étais bien plus que votre amie,
Tout était vous, rien n'était moi.

Souvenirs d'une âme insensée,
Puisque vous n'êtes qu'une erreur,
Eloignez-vous de ma pensée;
Vous seriez mon plus grand malheur.



Elle savait exprimer sous une forme exquise toutes les pensées délicates qui occupaient son cerveau ou son cœur :


BIOCÉANE
OLIVIÉRO
AMPOULES BUVABLES ET INJECTABLES
EAU DE MER IONISÉE
STABILISÉE
NORMALISE LE PH. SANGUIN ET URINAIRE
MÉDICATION DE CHOIX DES VOMISSEMENTS & DIARRHÉES DES NOURRISSONS
ANOREXIES - ATHREPSIES
DÉPOTS URINAIRES PHOSPHATIQUES
COLIBACILLURIE
2 à 4 AMPOULES PAR JOUR QUELQUES INSTANTS AVANT
LES REPAS DANS 1/4 DE VERRE D'EAU
NOURRISSONS 1 à 2 AMPOULES PAR JOUR DANS LE BIBERON
LABORATOIRES OLIVIERO à BOULOGNE-SUR-SEINE — Téléphone MOLITOR 27-06

J'ai toujours cherché le bonheur
J'ai vu qu'il n'est que dans le cœur.
L'on est trompé par l'apparence.
Heureux qui sent plus qu'il ne pense,
Qui ne prévoit point l'avenir !
Il ne faut pas se presser de jouir,
Le plaisir est de l'espérance.



La Marquise de Boufflers écrivait avec une telle facilité ces poésies fugitives qu'elle dut en écrire beaucoup dont elle ne fit pas cas. Son fils put en recueillir quelques-unes. Elles figurent sous le titre : « *Pièces fugitives de Mme de Boufflers mère* » à la fin du tome III des œuvres complètes du Chevalier, et publiées chez Briand, bibliophile, en 1817.

« *Le style pour le langage est comme la beauté pour la chair un don, le don suprême,* disait Hugo. *On a un visage et pas de beauté. On a une pensée et pas de style* ».

La Marquise de Boufflers qui eut le style et la beauté fut une reine de ce monde.

***

Elle avait eu deux fils. Stanislas fut le parrain, en 1738, du second, le futur Chevalier, né dans une chaise de poste sur la route de Bar-le-Duc à Lunéville. Le valet de chambre qui courait la poste avec la Marquise, dut faire l'office de sage-femme. Cet enfant devint un grand voyageur, il passa sa vie sur les routes !

Pourquoi est-il toujours appelé « *Chevalier* » ? C'est que la Marquise l'avait contraint à entrer au séminaire de Saint-Sulpice. Mais, au bout de peu de mois, il s'en échappa et quitta la soutane. Il perdait du coup les bénéfices qu'il tenait de la générosité de Stanislas. Alors, pour les conserver, il eut recours à un procédé ingénieux : il s'affilia à l'ordre religieux et militaire de Malte et fut nommé Chevalier, titre qu'il conserva toute sa vie. Il dut faire vœu de célibat, ce qui lui importait peu, mais non de chasteté, ce qui lui importait beaucoup.

La délicieuse Marquise de Boufflers mourut subitement à l'âge de 75 ans, avant la Révolution, en l'an de grâce 1787, à la fin de cette époque merveilleuse entre toutes où l'on comprenait l'utilité subtile de l'inutile, où l'on était curieux de tout, époque où les sentiments n'étaient pas tenus en esclavage par les préjugés.

Jusqu'à son dernier jour, elle fut enjouée et aima la vie, car

On doit toujours aimer à vivre
Quand on a vécu pour aimer.

Cette femme heureuse, et qui sut faire des heureux, sut vivre... et mourir à temps.

Alf, Daniel-Brunet.

HORTENSIA

Avant les dernières années du XVIIIe siècle cette belle plante, originaire de l'Asie, n'était guère connue en Europe que par les riches broderies et les peintures éclatantes de la Chine et du Japon.

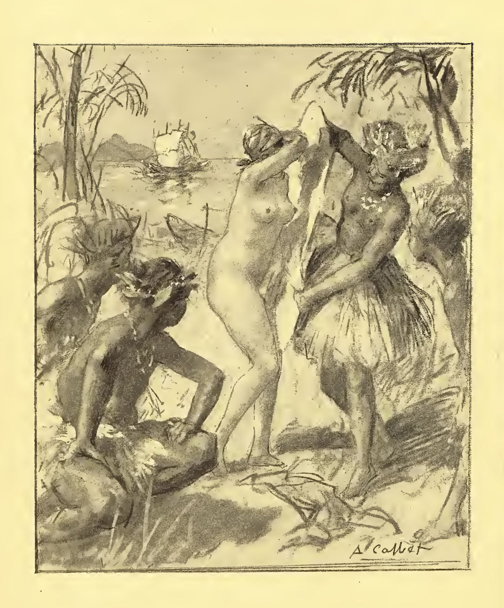
Elle ne doit pas son nom, comme beaucoup le croient, à une douce créole, Reine de Hollande, mais au célèbre botaniste français, Philibert Commerson.

Commerson, déjà illustre par ses travaux d'histoire naturelle, par la composition d'un herbier le plus considérable qu'un particulier ait jamais possédé et surtout par un traité d'ichthyologie sur la faune méditerranéenne, qu'il fit, sur la demande de Linné, à l'intention de la Reine de Suède, fut désigné par Louis XV pour accompagner Bougainville dans son voyage autour du monde.

Au cours de ses pérégrinations dans l'Océan Pacifique, la frégate *La Boudeuse* visita Tahiti. Laissons ici la parole à Bougainville, ou mieux à Orjan Olsen qui a si bien résumé ses récits :

« ... Le cuisinier de Bougainville s'étant faufilé à terre, « malgré la défense qui en avait été faite, se vit instanta- « nément entouré d'une foule de Tahitiens si curieux qu'ils « le déshabillèrent pour pouvoir étudier son corps en détail. « Il se demandait ce qu'ils voulaient faire de lui et se croyait « déjà perdu, lorsqu'ils le revêtirent et le ramenèrent à bord, « plus mort que vif.

« C'est avec une pareille curiosité que fut accueilli le valet « du naturaliste Commerson lorsqu'il alla à terre. Assistant « infatigable et intelligent, Barré s'était montré plein de « zèle pour la botanique; il avait porté caisses, provisions, « armes et collections de plantes avec une résistance qui « avait été appréciée de tous. On fut surpris de voir les « indigènes ébahis se presser en foule autour de lui et grande « fut la stupéfaction lorsqu'on les entendit crier que c'était


A Calbet

« une femme ! Il apparut qu'ils avaient raison; ils venaient
« de découvrir en un instant ce qu'aucun des membres de l'équipage de *La Boudeuse* ne soupçonnait.

« Ils montraient un tel zèle pour justifier leur assertion
« que c'est avec peine que le pseudo-valet fut arraché de
« leurs mains et qu'il put regagner le bord. »

Cet assistant infatigable et intelligent s'appelait donc Barré, Jeanne Hortense; c'était une bretonne et la première femme qui ait fait le tour du monde. Si l'équipage ignorait son sexe, il est permis de supposer que Commerson, lui, ne l'ignorait pas ! ! !

Son valet devait partager sa cabine, sans cela la promiscuité qui régnait à bord des vaisseaux à voile, n'aurait guère permis à Barré de dissimuler très longtemps son identité.

Et le savant, en souvenir du...... dévouement de son valet pendant cette longue et périlleuse navigation, donna son prénom d'Hortense à la fleur connue sous le nom d'Hortensia.

C'est Hortense Barré qui se chargea de remettre au Muséum de Paris tous les documents de son « patron », qui était mort à l'Ile de France en 1773 avant le retour de Bougainville dans sa patrie.

A. D. B.

O vraie croix, que de faux
on a commis en ton nom !

La vraie croix ! Comme elle devait être grande, en vérité, pour avoir pu fournir tant de morceaux depuis bientôt 2.000 ans !

Bref, avant la Révolution, la France en possédait, disait-on, un très important fragment qui disparut au moment du sac de l'abbaye de Saint-Denis.

Pendant de nombreuses années, on n'entendit plus parler du morceau de la « vraie croix », volé à Saint-Denis, quand un beau matin, dans la spirituelle chronique parisienne qu'il rédigeait à l'Illustration, au milieu du siècle dernier, Philippe Busoni raconta cette histoire extravagante qu'ont mentionnée, à leur tour, certaines revues de l'époque.

C'était en 1827 : Harel, directeur de la Porte Saint-Martin, fut abordé, à quelques pas de son théâtre, par un ancien comparse de sa troupe, qui, hagard, tremblant, en proie à un trouble étrange, lui remit dans les mains un paquet en lui disant :

— Monsieur Harel, voici quelque chose que j'ai volé autrefois à Saint-Denis. Vous verrez ce que c'est, mais ça me brûle les mains. Je vous en supplie, prenez-le, cela vous portera bonheur, tandis qu'à moi...

Et l'individu disparut. Harel, perplexe, avec son paquet dans les mains, rentra vite à son bureau. Dans un lambeau de soie rouge qui enveloppait l'objet mystérieux, il trouva un morceau de bois, rongé de vétusté, et un parchemin vermoulu qui n'était rien autre que la propre lettre écrite en 325 par sainte Hélène à son fils Constantin le Grand. L'impératrice y donnait les détails les plus circonstanciés sur les fouilles opérées par ses soins aux lieux où s'était accompli le mystère de la Rédemption et sur la découverte du précieux fragment qu'elle envoyait à son fils.

C'était bien le même morceau de bois dont Sauval, ce chroniqueur aussi érudit que brouillon, fait la description dans le *Trésor de l'abbaye de Saint-Denis*.

Harel ne doute plus qu'il possède la sainte relique, et il se précipite à l'Archevêché.

— Qui annoncerai-je à Monseigneur ? demande l'huissier.

— Annoncez le directeur du théâtre de la Porte Saint-Martin, qui vient lui apporter un morceau de la vraie croix.

— Comment ? Une pareille relique entre les mains d'un « comédien » ! dit Monseigneur de Quelen.

Il n'y crut point et refusa de le recevoir.

Même accueil chez le grand aumônier, M. de Croy.

D'abord Harel n'était pas un comédien, mais le clergé n'est pas tenu de connaître le *curriculum vitæ* de tous les directeurs de théâtre, même quand ils s'appellent Harel.



Le fait n'en est pas moins regrettable; ils auraient pu savoir, tout de même, que ce visiteur illustre, après avoir été auditeur au Conseil d'Etat, administrateur du Contentieux, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées, préfet des Landes, pendant les Cent-Jours..., rédacteur au Nain Jaune, au Constitutionnel..., auteur de comédies et d'ouvrages, tels que : *Confidences sur les procédés de l'Illusion* — dont le titre était, en l'occurence, particulièrement suggestif — était devenu l'amant de Mlle Georges et esclave des coûteux caprices de cette femme dont parlaient tous les journaux; bien plus et surtout qu'il était l'homme du jour le plus en vogue,

celui qui montait et lançait les pièces d'Hugo, d'Alexandre Dumas et de tant d'autres.

Mais Monseigneur avait bien d'autres chats à fouetter et le pauvre Harel quitta l'Archevêché, plein d'amertume.

Il se rendit alors chez le Ministre des Cultes, M. de Frayssinous : là aussi, refus de recevoir.

Indigné, notre directeur reprit le chemin de son théâtre, où il arriva un peu avant le lever du rideau.

Au milieu des artistes réunis, il raconta son aventure; tous, émus, écoutaient en silence. Puis, à la vue de l'auguste morceau de bois, oubliant leurs rôles, le public et leurs oripeaux, ils s'agenouillèrent et voulurent baiser la relique sacrée.

Le plus beau spectacle ne fut pas sur la scène, ce soir-là !

— Puisque l'Eglise refuse ce morceau de la vraie croix, dit Harel, chacun de vous en aura sa part. Et aussitôt, il divisa l'auguste fragment en autant de parcelles qu'il y avait de comédiens et de comédiennes réunis aurour de lui.

Chacun reçut la sienne, nous relate Busoni, avec les démonstrations de la plus ardente piété !

A. D. B.



OUABAÏNE PERLINGUALE

DANIEL-BRUNET

Constipation
Affections gastriques et intestinales

Observations

nouveau

BISMUTH - MUCILAGE

DANIEL-BRUNET

Composition :

Sous-nitrate de bismuth lourd..	5 g
Mucilage	2 g
Sucre aromatisé	3 g

pour un sachet.

Indications : Constipations chroniques, simples ou compliquées. Fausses diarrhées.

Affections gastriques de l'adulte : ulcères gastro-duodénaux, dyspepsies hyperchlorhydriques, dyspepsies fonctionnelles.

Affections intestinales : colites.

Contre-Indication : Enfants de moins de 14 ans, auxquels il peut être prescrit **Stal-Kosal,** préparation à base de **Carbonate de bismuth** et **coréïne.**

Présentation : Boîte de 20 sachets.

Doses et mode d'emploi : D'un demi-sachet à quatre sachets par jour, à prendre par demi-sachet ou sachet, délayé dans de l'eau ; ne jamais mettre plus d'un sachet pour un demi-verre d'eau. L'emploi d'un shaker de ménage permet l'obtention d'un mélange très homogène.

Remboursé par la Sécurité Sociale.

Constipation
Affections gastriques et intestinales

NOTES

BISMUTH - MUCILAGE

DANIEL-BRUNET

Le **Sous-Nitrate de Bismuth** intervient comme :

— Cicatrisant de la muqueuse gastro-intestinale ulcérée ;

— Antiseptique, normalisant putréfaction et fermentation ;

— Adsorbant des toxines d'origine bactérienne ou alimentaire ;

— Laxatif aux doses élevées (10 g et plus).

Ce sel existe sous deux états : léger et lourd. Le produit lourd est ici préféré ; il est de composition chimique plus constante, mieux toléré, et son mélange au mucilage enlève tout intérêt à la considération de la densité.

Le **Mucilage** pur, — Coréïne — extrait d'une algue marine, est très hydrophile. Dans le tube digestif, il forme une gelée d'une remarquable plasticité. Il augmente le volume des selles et lubrifie l'intestin.

Associé au Sous-Nitrate de Bismuth, le Mucilage renforce son action de colmatage, lui assure un meilleur contact avec la muqueuse, réalise un effet maximum avec une dose minimum de Bismuth, évite les grosses doses de ce sel et leurs inconvénients.

L'administration **Bismuth - Mucilage** est plus efficace que l'administration séparée des deux médicaments.

Laboratoires Alf. Daniel-Brunet, Boulogne-sur-Seine.


MUCILAGE PUR
CORÉÏNE
(χορεῖν = balayer)
LABORATOIRES
ALF. DANIEL-BRUNET
PAILLETTES — GRANULÉ — SEMOULE
Toutes formes remboursées par la Sécurité Sociale
et les Collectivités publiques (A. M. G., etc.)

T. IX. — N° 3



Les Sources
scientifiques littéraires anecdotiques



Éditées par les Lab. Alf. DANIEL-BRUNET
62, Boulevard Jean-Jaurès
Boulogne-sur-Seine - Paris-Ouest

T. IX — N° 3

" Les Sources "

Le Respect des Dernières Volontés



e testament de Scarron, longue pièce burlesque de plus de deux cents vers, assez pitoyables d'ailleurs, en offre cependant une dizaine qui ne manquent pas de saveur. Qu'on en juge :

« *Premièrement je donne et lègue*
« *A ma femme qui n'est pas bègue,*
« *Pouvoir de se remarier*
« *Sans aucun dessein pallier,*
« *De crainte d'un plus grand désordre.*
« *Mais pour moi je crois que cet ordre*
« *De ma dernière volonté*
« *Sera le mieux exécuté.* »

A coup sûr, le plaisant testateur ne se doutait guère de la manière dont sa veuve mettrait un jour à exécution cette clause de son testament.

Fils d'un conseiller au Parlement de Paris, il avait embrassé l'état ecclésiastique et fut chanoine du Mans. Il se lassa vite de cet état qui ne répondait guère à ses goûts et, devenu impotent, il se maria à la fameuse mademoiselle d'Aubigné, qu'il ne devait pas mieux desservir que son canonicat.

« *C'étaient deux beaux esprits ensemble :*
« *Leur mariage, ce me semble*
« *S'entretenait par les accords*
« *Bien mieux de l'esprit que du corps.* »

écrivait Loret, après la mort de Scarron, dans sa *Gazette*, le premier journal littéraire français.



SCARRON

Veuve à 25 ans, l'amie intime de Ninon traverse une période de détresse car Scarron ne vivait que de pensions qui s'éteignirent avec lui.

Grâce à ses relations mondaines, elle se fait remarquer par Mme de Montespan et elle est introduite à la Cour par la protection de la maîtresse en titre du Roi, puis choisie par elle comme gouvernante des enfants royaux. Or c'est elle qui cherchera et parviendra à supplanter sa protectrice (1).

A ce sujet il est bien curieux de mentionner une singulière anecdote sur un antécédent relatif au mariage secret de Louis XIV avec « *La Vieille Veuve du Roman Comique* », comme l'appelle le Prince de Ligne.

---

(1) *Nous n'insistons pas sur ce point, car une note renfermant quelques documents inédits sur le caractère et les intimités de Madame de Maintenon, a déjà paru dans " Les Sources ", T. VI, N° 9.*

Plusieurs années avant que le nom de la veuve Scarron fût parvenu jusqu'à Louis XIV, la cour était à Saint-Germain. On s'occupait beaucoup alors de sorciers et de divination. Le Roi fut instruit que des courtisans, qui habitaient l'étage supérieur du château, devaient y faire venir une fameuse devineresse de Paris, et quoiqu'il ajoutât peu de foi à de pareils oracles, il eut la curiosité d'assister à la séance, et la société consentit à l'admettre, bien déguisé, dans son petit sabbat.

Quand son tour de consulter fut venu, la magicienne l'envisagea attentivement et lui dit :

— *Vous êtes marié, mais galant et à bonnes fortunes; vous deviendrez veuf; vous vous prendrez de passion pour une veuve surannée de basse condition; vous l'épouserez, et vous aurez un tel aveuglement pour elle qu'elle vous gouvernera et vous mènera toute votre vie par le bout du nez.*

Le Roi s'échappa, suffoquant de rire et descendit dans son appartement. La première personne qu'il rencontra fut le duc de Créqui, avec lequel il vivait familièrement. Il se hâta de lui raconter mot à mot le discours de la sibylle. Tous deux s'égayèrent à l'envi sur l'ineptie de la sorcière, sur la crédulité de ses dupes et sur le bon tour que le Roi lui avait joué, faisant d'ailleurs l'un et l'autre le plus plaisant commentaire du sort magnifique qu'elle avait promis au monarque. Mais quand, dans la suite, la mort de la Reine et l'engouement de Louis XIV pour la veuve Scarron eurent réalisé une prédiction si absurde, cette scène bouffonne se représenta sans cesse à l'esprit du Roi. Il n'osa lever les yeux devant Créqui, évita soigneusement sa présence et ne lui adressa plus un mot. Ce courtisan ambitieux comprit que son malheur était irréparable et, précipité au tombeau par le chagrin, il révéla en mourant, au pieux Charmel, la cause singulière de son martyre.

Ainsi donc avec une froide habileté, Mme de Maintenon sut profiter des souffrances physiques et morales du Grand Roi, qui se sentait diminué par la maladie : fistule dentaire avec nécrose du maxillaire et punaisie d'un côté, fistule

anale de l'autre. Elle assista avee une sollieitude ancillaire à l'opération de la fistule anale du Roi, pendant ses fiançailles ! Introduetion au mariage qui ne manque pas d'imprévu !

Poussée par les jésuites — dont le ealeul patient et tenaee minait la situation de la marquise de Montespan — soutenue par Louvois, Mme de Maintenon, petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, le fameux protestant, protestant toujours, travaillait à la révoeation de l'Edit de Nantes !

L'habituée de l'Hôtel d'Albret, la maîtresse de M. de Villareeaux par qui elle eonsentit à se laisser peindre nue, l'amie de Mme de Lafayette, de Mme de Coulanges et de bien d'autres, mais l'amie aussi de Mme de Montespan, qui l'a prise par la main dans le lit de Ninon de Lenclos pour l'associer à sa fortune et qui en a fait sa confidente, *La Guenuche*, comme la nomme dans sa correspondance la duehesse d'Orléans, se plia, en dépit de sa fierté, aux plus louehes pratiques de l'hypocrisie pour trahir la eonfianee de sa bienfaitrice.

Un exemple entre mille : elle offrit en 1679 à Mme de Montespan comme étrennes, mais des étrennes qui s'adressaient plus au Roi qu'à la favorite, un petit volume garni d'émeraudes qui avait pour titre : *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans*, et eet auteur n'était autre que le duc du Maine. En vérité, elle « savait y faire » pour parler le langage des crocheteurs du Port-au-Foin, cher à Malherbe.

Bref, elle travaille au rapprochement du Roi et de la Reine dont la santé eause les plus graves inquiétudes.

Elle attend la mort de la Reine !

Chaque jour elle renvoie le royal soupirant « *toujours désolé et jamais désespéré,* » dit-elle.

Elle attend la mort de la Reine !

Elle eût pu faire au Roi la réponse de Mlle de Montijo à Napoléon III :

— *Quel chemin pour aller à votre chambre?*

— *Sire, il vous faudra passer par la chapelle!*



Un secret instinct avertissait sans doute ces deux « arrivistes », comme nous dirions aujourd'hui, qu'elles n'étaient pas dignes d'être des maîtresses et qu'il leur fallait obtenir par le mariage une sécurité d'avenir; les compliments et leurs miroirs les avaient bien informées qu'elles étaient belles; mais la beauté passe vite et on s'en passe vite quand le charme, qui, lui, demeure, ne l'accompagne pas. Or toutes deux manquaient de ce charme qui permet à certaines femmes privilégiées *de rendre leurs défauts sympathiques et leurs qualités supportables.*

Ninon savait cela et pensait peut-être à son ancienne « amante » lorsqu'elle disait que la beauté sans charme est un hameçon sans appât.

Louis XIV et Napoléon III capitulèrent; ils passèrent par la chapelle.

Le mariage clandestin du Roi avec Mme de Maintenon eut lieu deux ans après la mort de la Reine, dans les derniers mois de 1685. Il se fit la nuit, à Versailles, dans le plus grand mystère. Les époux furent mariés simplement par le curé de la paroisse, Hébert, qu'on fit évêque pour payer sa discrétion, en présence du confesseur du Roi, le P. La Chaise, qui dit la messe servie par Bontemps, premier valet de chambre, et en présence de M. de Louvois et de M. de Montchevreuil.

Le Roi, édenté et boitant, avait alors 48 ans et Mme de Maintenon 50. Elle avait acheté en 1674 le marquisat de Maintenon avec 100.000 livres que le Roi avait chargé le jeune duc du Maine de remettre à sa gouvernante *pour ses dragées.*

Avant d'acquérir ce marquisat, excédée de s'entendre toujours appeler « la Veuve Scarron », elle s'était elle-même gratifiée du titre de marquise de Surgères. Mme de Montmorency feignait de mal dire ce nom et ne la nommait que Mme de Suggère; la délicieuse Ninon avec son esprit endiablé s'en donnait à cœur joie contre son « ancien amant ». Elle disait que Mme de la Sablière avait *suggéré* à Mlle d'Aubigné d'épouser le Cul-de-Jatte; que le maréchal d'Albret, le duc

de Richelieu, etc., etc., lui avaient *suggéré* de le cocufier, que l'abbé Gobelin lui avait *suggéré* de jouer la prude ; que l'ambition et l'ingratitude lui *suggéraient* de ruiner dans l'esprit du Roi sa bienfaitrice qui l'avait tirée de la misère pour lui confier ses enfants. Et Mme de Montmorency ajoutait que c'était le mauvais ange de Mme de Montespan qui lui avait *suggéré* de combler de biens la Veuve Scarron.

Quand elle eut acquis la terre de Maintenon, Ninon l'appela « Madame de Maintenant » et fit répandre à profusion un petit écrit pour informer qu'on avait trouvé le sceptre du Roi sur la toilette d'une hypocrite et la main de justice dans la manche d'un jésuite.



Mariage de Louis XIV avec Madame de Maintenon

Contrairement à ce que l'on croit de nos jours, à l'époque même du mariage morganatique de Louis XIV, sous la

monarchie dite absolue, les esprits indépendants pouvaient manifester leur opinion et ne s'en privaient pas.

Ils le faisaient sans doute avec plus de finesse et d'esprit qu'aujourd'hui, mais avec autant de liberté.

L'abbé de Choisy, sous la forme la plus spirituelle aux deux sens du mot, nous en offre un bel exemple.

Cet abbé, membre de l'Académie française et doyen de la Cathédrale de Bayeux, donna une traduction de l'Imitation de Jésus-Christ qu'il dédia à la Maintenon, et en tête du volume on pouvait lire, comme légende, au bas d'une taille-douce, où cette illustre renégate était représentée à genoux aux pieds d'un crucifix, une traduction des versets 11 et 12 du psaume 45 :

Ecoute, ma fille, sois attentive,
Oublie la maison de ton père
Et le Roi portera ses désirs sur ta beauté.

L'intrigante ambitieuse sentit la pointe et ordonna que cette inscription salutaire fût retranchée de l'édition.

Mme de Maintenon qui mourut à 84 ans dans la maison de Saint-Cyr qu'elle avait fondée, resta jusqu'au bout une hypocrite intrigante. Se consacrer à la méditation en ruminant ses remords eût été une règle de conduite pour toute autre que pour elle; mais l'en supposer capable serait oublier le prurit de l'intrigue et de l'ambition qui l'exaspérait.

Avoir été et n'être plus !

A l'instigation de la duchesse du Maine, elle voulut tenir tête au Régent pour conserver aux bâtards le droit de succession, ce droit qu'elle avait arraché à la faiblesse de Louis XIV.

L'histoire, qui a pour cette femme des ménagements inexplicables, ne dit pas assez qu'elle fut l'âme de la *Conspiration de Cellamare* qui tendait à enlever le trône de France au jeune Louis XV. Sa correspondance avec Cellamare, ambassadeur d'Espagne, avec M. de Laval en sa Bretagne, et avec M. de Pompadour en son Poitou, prouvent amplement sa trahison.

Cette sinistre équipée coûta la vie ou la liberté à plusieurs princes du sang et à quelques grands seigneurs.

La Maintenon, éperdue de surprise et de douleur, et saisie d'une fièvre violente devant l'insuccès de son complot, alla se prosterner devant le Saint-Sacrement, mordant ses lèvres et serrant les ...; elle fit la morte et elle fit bien. Le rusé Dubois préféra sans doute ne pas compliquer les choses; par égard pour ses 84 ans, et usant de son pouvoir de cardinal, il l'envoya au ... diable ! qui en prit possession peu de jours après.

Mais tout ceci est une « autre histoire » que Scarron n'avait point prévue !

Alf. Daniel-Brunet.

N ous sommes en 1871 : assis, les jambes croisées à l'orientale, sur un grand fauteuil très bas, fabriqué tout exprès en l'honneur de ses mœurs turques, sa luxuriante forêt de cheveux noirs retenue par un foulard rouge, Théophile Gautier travaille, entouré de tous ses chats qui ronronnent sur ses genoux et sur les coussins de ses moelleux divans.

Un « Entrez » énergique et retentissant répond à un « toc toc » très mou.

La porte s'ouvre et livre passage à une jeune homme bien intimidé ; il se nomme Emile Bergerat et vient, tout simplement, comme ça, lui encore inconnu, demander à Théophile Gautier la main de sa fille Estelle.

La demande reçoit un accueil assez bienveillant pour que le candidat se risque à ajouter :

« Mon cher maître, j'ai le pénible devoir de vous faire un aveu. Je n'ai pas connu mon père, ma mère a fauté, elle s'est donnée à un prêtre. »

Il regarde avec angoisse son illustre interlocuteur et s'attend à une grimace. Mais le bon Théo s'est levé et se dirigeant les bras ouverts, magnifique, au devant du jeune soupirant :



Théophile GAUTIER

« Mon cher enfant, à quelle personne plus honorable, Madame votre mère aurait-elle pu se donner ? »

On a trouvé que la destinée avait été injuste pour Bergerat. Pourtant il connut une notoriété incontestée au cours de sa longue existence. Lorsqu'il signait du pseudonyme de Caliban, sa copie pleine de verve, de mordant, de malice enchantait les directeurs de revues et le public. Mais la con-

fraternité — cette haine vigilante — ne désarme jamais, et bien des écrivains contemporains n'oubliaient pas que Bergerat avait parfois la dent dure, et que son esprit s'exerçait trop souvent à leurs dépens. Aussi ne manquaient-ils pas de lui faire sentir leur rancœur dès qu'il ôtait son faux nez et signait de son nom.

Bref, il eut plus de talent que de chance : être un gendre bien doué de Théophile Gautier semble, de prime abord, devoir annoncer des succès faciles. Mais c'est un honneur qui éclipse le bénéficiaire que d'être le fils ou le gendre d'un homme célèbre, lorsqu'il s'engage dans la même voie que lui.

Théophile Gautier avait marié sa fille aînée Judith à Catulle Mendès. Eclectique et imprévu dans tous les domaines, il avait accepté, sinon choisi, deux gendres, l'un israélite, l'autre fils de prêtre ! dans l'intention peut-être de réunir parfois sous son toit l'Ancien et le Nouveau Testament.

A propos de son beau-frère, Bergerat disait ironiquement :

« Je pose une charade : mon premier est une berge; mon second est un rat; mon tout est un poète, gendre de Théophile Gautier. Savez-vous ce que l'on me répond? — C'est Catulle Mendès ! C'est à dégoûter de la gloire ! Je n'ai vraiment pas de veine ! »

Lorsque Bergerat mourut, presque octogénaire, à Neuilly, le 13 octobre 1923, sa disparition étonna beaucoup de monde, car on croyait depuis longtemps qu'il avait rejoint les siens, bien qu'il n'ait guère cessé d'écrire. Il riait de l'indifférence de ses contemporains, sans pour cela s'accoutumer à l'oubli; nul ne s'y accoutume, surtout un écrivain conscient de son talent.

Mais après s'être longtemps moqué des autres, il se moquait de lui-même et saturé d'amertume souriante, il disait avec ironie, dans ses derniers jours :

« Que voulez-vous, je n'ai jamais été veinard; je suis né posthume ! »

A. D-B.


SYDENHAMINE
SUPPOSITOIRES
SYDENHAMINE
SÉDATIF ET ANALGÉSIQUE PUISSANT
(Communication présentée à l'Ac. des Sciences - Mars 1941)

Monsieur de La Palice

Ce nom, souvent employé, concurremment avec celui de Jocrisse, pour traduire une naïveté grossière ou une banalité, ne mérite certes pas cette « indignité ».

Jocrisse, personnage de farce, type de la niaiserie qui désarme par son excès même, constitue à l'égard de La Palice un véritable outrage.

> *Mon cœur, tout français, d'honneur s'est révolté.*
> *Je sens parler en moi l'esprit de vérité,*

et, bien qu'il y ait peu d'espoir de faire disparaître de la langue un dicton injurieux, c'est justice d'essayer de réhabiliter une pure gloire française.

Les vrais grands hommes se moquent de ce que leurs contemporains peuvent penser d'eux; mais « s'ils entendent se passer des vivants, eût dit Chamfort, ils ont besoin de ceux qui ne sont pas nés. »

C'est le cas de Jacques II de Chabannes, seigneur de La Palice, maréchal de France, « chevalier sans peur et sans reproche », comme Bayard, son contemporain, son compagnon et son ami; ils naquirent vers la même époque, et moururent tous deux presque au même âge, en combattant pour la France.

Jacques II de Chabannes commença de paraître à la Cour, sur la fin du règne de Louis XI. Comme il était très bien fait, et qu'il avait beaucoup d'esprit, il se fit des amis illustres et fut apprécié du dauphin, le futur Charles VIII. En 1495, il partit avec ce roi à la conquête du royaume de Naples, où il se signala par son courage et son intelligence.

En 1500, sous Louis XII, il contribua puissamment à la reprise du Milanais, et en 1512 il participa brillamment à la victoire de Ravenne.

En 1515, François Ier le fit Maréchal de France, et il prit une part glorieuse à la victoire de Marignan.

Peu après, on le trouve en Espagne, en Flandre, en Artois; puis il retourne en Italie, pour y trouver une mort glorieuse en 1525, à cette bataille de Pavie, qu'avec tant de sagesse et de vaine insistance, il avait conseillé au roi de ne pas engager.

Pourquoi donc ce « très grand bonhomme » comme en dirait aujourd'hui, cet illustre capitaine dont Brantôme a magnifiquement raconté la vie et les exploits, a-t-il été ridiculisé ?

Sans doute parce que cet homme, sain, droit et de bon conseil était doué, comme on disait alors, d'une grande naïveté (nativus), c'est-à-dire d'un immense bon sens. Ses soldats répétaient et chansonnaient ses propos frappés au coin de la logique la plus pertinente. Ce chef avait le don de convaincre; il savait trouver, pour se faire obéir par les simples qu'il commandait, des formules claires où l'évidence crevait les yeux du plus bête, ce qui prouve qu'il ne l'était pas lui-même; car « le chef n'est pas celui qui commande, dit Y. de Constantin, mais celui qui se fait obéir ».

Jacques de Chabannes usait de formules qu'il répétait nous dirions aujourd'hui, comme un slogan.

Il choisissait prudemment
De deux choses la meilleure.
Et répétait fréquemment
Ce qu'il disait tout à l'heure.

Il savait, par une phrase naïve dans sa simplicité, *déroncer* l'esprit des autres, suivant l'expression d'un autre grand capitaine, le Maréchal Foch.

En chantant les propos du chef qui les comprenait et les aimait, ses soldats n'avaient aucune intention satirique : lorsqu'après sa mort héroïque, ils chantaient :

Monsieur d'La Palice est mort,
Mort devant Pavie !
Un quart d'heure avant sa mort,
Il était encore en vie,

ils entendaient marquer que le héros, d'une surprenante vitalité, avait combattu jusqu'à la dernière minute.

Et puis, être encore en vie un quart d'heure avant de mourir, est-ce une aventure si banale, alors que la plupart des hommes n'existent plus depuis longtemps quand ils rendent le dernier soupir !

Il a fallu qu'à la fin du XVII[e] siècle, un La Monnoye — cet être vil, qui pour flatter la Maintenon, composa un poème à la gloire de la Révocation ! — cherchât à se délasser par des facéties rimées. Il s'empara, entre autres, de quelques couplets faits par les soldats du Seigneur de La Palice, et s'amusa à ajouter quelques strophes plus grotesques les unes que les autres, qui ridiculisaient une des gloires les plus pures dont la France puisse s'enorgueillir.

Il s'agit là d'un dénigrement odieux, car si l'on guérit des coups de couteau, dit le Coran, on ne guérit pas des coups de langue, et La Monnoye, ce pâle écrivain « qui soutenait sa triste verve avec du biscuit trempé dans du vin d'Alicante », (lettre de Papillon — 30-6-1727 — Goncourt — *Livre de l'Institut)*, s'est vraiment fourvoyé en croyant spirituel de déposer ses sottes calembredaines, comme des ordures, aux pieds du grand capitaine.

Par sa vie exemplaire et ses hauts faits, Jacques II de Chabannes, seigneur de La Palice, Maréchal de France, ami de Bayard, s'est acquis une créance solide sur l'immortalité !

A. D-B.

C'est peine perdue de vouloir raisonner une femme coupable qui vous donne de bonnes raisons.

Toutes les robes sont des écrins, toutes les femmes sont des perles, — mais s'il y en a parfois de vraies, la plupart sont fausses.

La femme est un être admirablement doué pour blesser et pour panser, pour faire souffrir et pour consoler.



Ampoules de 10 cc.
Injectables (voie endoveineuse)
ou buvables.

Asthénies

Remboursé par la Sécurité Sociale